

Chapitre 1

Gervaise, réveillée à la pointe du jour, enfila sa robe de chambre et descendit à la cuisine. Elle emplit un verre de lait et ne put résister à la platée de galettes au gruau que les siens adoraient tant. Assise près de la table, elle savourait son festin matinal, tout en laissant errer ses pensées. Elle mouillait le bout de son index et, comme l'aurait fait un enfant, elle recueillait les miettes au fond de l'assiette, puis portait le doigt à la bouche.

Le silence qui régnait la faisait moins souffrir. Ces heures de grand calme l'avaient beaucoup bouleversée après le décès de Téléphore, lui rappelant crûment l'absence de son mari auprès de qui elle vivait habituellement ces heures d'étroite intimité. Elle frissonna; ne venait-elle pas d'engager son avenir avec un autre homme? « Gilbert, à propos de cette terre à vendre, la terre adjacente à la mienne, ne serait-il pas plus sage que ce soit mon frère Raymond qui l'achète? Il commence une famille, alors que moi, j'ai déjà la charge de sept enfants, moins, bien sûr, les deux qui ont quitté! Et je n'ai pas d'homme pour m'occuper de la terre... À condition que toute cette marmaille ne vous effraie pas... et que vous n'ayez pas peur de la grosse besogne... Mais il faudra savoir attendre. Les convenances, vous comprenez? »

Gervaise avait prononcé ces mots dans un moment d'intense solitude et de grande tristesse, lors de leur dernière randonnée.

Plus tôt, Gilbert avait exprimé le désir d'acheter la ferme

adjacente à la sienne, la terre du défunt Jolicœur, dans le but de se rapprocher d'elle et des siens. Ça, elle l'avait compris.

Dans un sursaut d'émotivité elle avait rectifié cette idée première et suggéré à Gilbert qu'elle l'acceptait auprès d'elle. « Non, mais comment ai-je pu prendre une telle initiative? C'est l'équivalent d'une demande en mariage pure et simple! Qu'est-ce que je sais de cet homme? Qu'il est libre et qu'il a un fils malade... qu'il est généreux. Ça, il me l'a prouvé. J'aurais mérité qu'il m'envoie au diable. » Elle sourit. Non, Gilbert, bien au contraire, le moment de la surprise passé, avait réagi de façon discrète et charmante. Leur retour à la maison s'était fait dans le silence le plus complet. À quoi songeait-il alors? « Que ne donnerais-je pas pour savoir ce qu'il a réellement pensé, en m'écoutant? J'espère qu'il n'a pas deviné que j'ai perdu la tête à cause de ses poils roux qui m'aiguillonnaient les sens! » Elle pouffa de rire, mais sa gaieté se dissipa, car une phrase prononcée autrefois par la Mère supérieure de son couvent lui revint en mémoire : « Vous avez les sangs en effervescence; un jour, ça vous perdra. »

L'amour peut-il reposer seulement sur l'attrait sexuel? Peut-on organiser sa vie autour de quelques poils aguichants? Serait-ce comme l'aiguille du fourneau : s'agirait-il de garder la flamme active et d'être attentive? Le souvenir de ces mots l'émut, ils étaient de Téléphore, cet homme de qui elle ignorait tout également à son arrivée dans cette maison, mais qui l'avait pourtant séduite par sa grande tendresse.

Son veuvage lui pesait, à cause surtout de la solitude dans laquelle il l'avait plongée. La naissance de Papachou, né orphelin, était sans doute la motivation profonde qui la rapprochait de Gilbert. « L'autorité d'un père est primordiale; ou bien est-ce que je me leurre, que je cherche tout simplement une explication à ma conduite? Il me faudra avoir un entretien sérieux avec Gilbert et établir clairement les faits. »

Elle se leva et éteignit la lumière. Le jour était là, le soleil rayonnait. Elle pénétra dans la chambre que Raymond finissait d'enjoliver. De nouveau, un frisson lui parcourut l'échine, ce même désir impétueux qui la grisait dès que la situation évoquait le mot amour. Serait-ce Gilbert et elle qui s'ébattraient ici? « Ne serait-il pas plus sage que ce soit Raymond qui achète la ferme? » Gervaise venait de saisir l'ampleur de son étourderie! Elle avait indirectement impliqué Angéline et Raymond; peut-

être faudrait-il qu'ils retardent leur union, histoire de circonscrire toutes les données de l'affaire. Sa conscience lui reprochait maintenant sa conduite puisqu'il ne s'agissait plus seulement de son avenir, mais aussi de celui des membres de sa famille. « Les enfants! Comment réagiront les enfants devant cette situation? » Son remariage était-il une affaire personnelle ou de famille? Grand Dieu! Quelle impasse! Par quel bout commencer? Tout s'enchevêtrait dans ses pensées, formant une boule compacte indémaillable.

– Bonjour, Gervaise.

Elle sursauta; Raymond se tenait debout dans l'embrasure de la porte.

– C'est beau, hein, notre nid d'amour?

– Votre nid d'amour, balbutia Gervaise. Raymond...

– Alors quoi, petite sœur, on est nostalgique, ce matin?

– Disons bouleversée. Tu veux déjeuner maintenant?

– Non, j'irai d'abord à l'étable. Retourne dormir, il est très tôt.

– Tu as peut-être raison.

– Le verre de lait laissé sur la table t'a trahie, sans doute t'es-tu gavée de croquignoles...

Il s'éloigna en riant. Gervaise monta à sa chambre, ferma la porte. Elle avait besoin de solitude pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Le premier geste qu'elle ferait serait de téléphoner au notaire pour s'informer au sujet de la terre de Jolicœur. La succession était-elle seulement réglée? Peut-être devrait-elle songer aussi à prendre une option sur la propriété. Il ne serait pas question de son mariage avec Gilbert tant et aussi longtemps que Raymond et son épouse habiteraient avec elle. Cette décision prise, elle se sentit plus calme.

Non, elle ne parlerait pas à Angéline de sa rencontre avec sœur Clara. La jeune fille était trop inexpérimentée et vulnérable. Plus tard, quand elle aurait mûri, qu'elle serait elle-même mère de famille et bien encadrée par l'amour et la sécurité que lui donneraient famille et mari, elle serait plus en mesure de faire la part des choses et de pardonner à son père cet écart qui avait failli détruire son bonheur, briser sa vie à tout jamais. « Et moi qui accusais Téléphore d'avoir manqué de confiance en moi parce qu'il ne m'avait pas confié ses tourments! Il me faudrait inclure l'indulgence à la liste des vertus à pratiquer! »

C'en était fait du silence, le va-et-vient se faisait entendre; les siens, cette famille qu'elle chérissait tant, prenaient leurs ébats. Bientôt ils seraient réunis autour de la grande table pour le déjeuner. L'harmonie qui régnait dans sa maison lui apportait un grand réconfort. « Pourquoi, Téléspore, nous as-tu quittés? Tout était d'un équilibre parfait quand tu étais là! » Et voilà que Papachou essayait d'ouvrir sa porte. La poignée maladroitement opérée refusait d'obéir. Elle s'ouvrit pourtant, l'enfant se précipita dans les bras de sa mère. Elle l'étreignit, émue par l'arrivée du chérubin. Était-ce la réponse à la question qu'elle venait de poser à son époux? Elle vit là un signe d'approbation venant du ciel, une assurance de bonheur; en même temps, elle se reprochait sa tendance à la superstition, surtout quand les événements jouaient en sa faveur.

« Dis-moi, mon ange, m'approuverais-tu, toi, si un nouveau papa venait remplacer l'autre, celui que tu n'as pas connu? » Elle se dit qu'elle divaguait. Tendait les bras à son fils, elle emprunta l'escalier. L'odeur du café chatouillait son odorat; Angéline était donc là, elle aussi, toujours fidèle à ses obligations.

— Votre randonnée a été agréable, Gervaise?

— Oui, et je suis fidèlement rentrée au bercail, badinât-elle, pour faire allusion à la remarque lancée par son frère avant son départ.

— Nous le savions, nous venions à peine de monter dormir quand vous êtes arrivée.

— Raymond ne vient pas déjeuner?

— Il a sans doute décidé de se rendre au village pour expédier les invitations à notre mariage.

— Hein? Qu'avez-vous dit?

— La cérémonie aura lieu dans trois semaines, nous ne pouvions décemment tarder plus longtemps.

— Trois semaines!

— Vous semblez troublée, Gervaise.

— Euh...

— Il ne s'agit, en somme, que d'une réunion de famille. Les choses se passeront bien simplement. En fait de grand luxe, il n'y aura que cette jolie robe qui vous a causé tant de tracas; je cherchais surtout à faire plaisir aux enfants qui ont tant insisté pour que je porte la tenue conventionnelle. J'ai préparé des choses, parfois je double les recettes quand elles se prêtent à la circonstance.

– C'est pourquoi je n'ai pu résister à vos galettes ce matin...

Le sort en était jeté : plus question de remettre le mariage, il aurait lieu à la date prévue. Gervaise devrait modifier ses plans. Elle réfléchissait tout en humant son café; la terre du voisin demeurait une priorité.

– Dites-moi, Angéline, votre père sera-t-il votre témoin au mariage?

– Non.

– Voilà un non qui ne tolère pas de discussion possible, n'est-ce pas?

– Je considère que sa venue ici serait indécente, surtout si Mariette se trouvait là. Aussi, Raymond a-t-il prié Léo de me servir de père. Je crois qu'il réserve à Gilbert l'honneur de l'accompagner à l'autel.

Gervaise ouvrit démesurément les yeux. Ça alors! Elle qui se mettait martel en tête pour solutionner des problèmes qu'elle croyait insurmontables! La vie elle-même se chargeait de les éliminer un à un. Elle marcha vers la fenêtre, orienta la berceuse de façon à faire face à la fenêtre. Ainsi elle tournait le dos à Angéline qui ne verrait pas son étonnement. Elle se sentait dépassée par les événements.

– Et votre mère, Angéline?

– Je lui ai écrit une longue lettre. Je comprendrai, au ton de sa réponse, si oui ou non elle sait ou pas toute la vérité; si vérité il y a Gervaise, je n'ai invité... que ma mère. Raymond insistait pour que la famille de votre mari soit conviée, à cause du lien avec les enfants, vous comprenez?

Ainsi Raymond avait pris toutes les initiatives, probablement pour lui simplifier les choses. Un instant, elle s'était sentie lésée, mais elle devait admettre que les décisions du couple lui rendaient la vie plus facile.

– Et vos frères et sœurs?

– Nous ne sommes pas fortunés, vous le savez, ça les arrangera bien de ne pas avoir à décliner l'invitation.

– Vous êtes une brave fille, Angéline. Raymond a eu une chance inouïe de vous croiser sur sa route.

– Je vous dois ce grand bonheur, pour ne pas parler de votre généreuse compréhension, de votre bonté, Gervaise.

– Quel âge avez-vous, Angéline?

– Dix-huit ans.

— J'ai enfin une sœur dont je suis à peine l'aînée.

Angéline s'approcha, plongea son regard dans celui de Gervaise. Sans un mot, elle se pencha et l'embrassa sur le front.

Dès qu'elle se trouva seule, Gervaise téléphona au notaire et prit rendez-vous. Avant de lui exposer le but de sa démarche, elle le pria de s'enquérir de la valeur du lopin de terre et de la maison passablement délabrée qui y était construite. Elle souhaitait de tout cœur que son projet prenne forme.

Puis elle élaborait son dessein de signer une entente avec Raymond, à qui reviendrait dorénavant la charge de gérer la ferme, de s'occuper de son exploitation.

Les confidences reçues de son père au moment où il avait dû se départir de sa terre lui servaient de guide : le propriétaire du fonds de terre doit percevoir les revenus. Puisque Raymond prenait charge de tout, il était raisonnable de lui verser, en plus d'un salaire, une redevance sur les profits de la vente des produits.

Le notaire se dit tout à fait de son avis et félicita Gervaise pour la sagacité dont elle faisait preuve. « Quand une femme entreprend de s'intéresser aux affaires du foyer, il est rare que l'entreprise soit vouée à l'échec. » Il lui suggéra de préparer à cette fin un contrat qui stipulerait les grandes lignes de l'entente. Il insista sur le fait que ce contrat se devait d'être renouvelable annuellement. Ainsi il pourrait être modifié selon les besoins. « Que l'un de vos fils veuille un jour prendre la relève et administrer le bien paternel, vous ne seriez pas liée ni acculée à certains scrupules d'ordre moral. »

La jeune femme écoutait religieusement et s'efforçait d'assimiler les précieux renseignements. Non seulement elle serait en mesure de sauver la terre comme elle l'avait promis à Téléphore, mais les siens pourraient bénéficier de ses fruits. « Une saine administration assure le succès de l'entreprise. Quelles que soient vos décisions futures concernant votre vie personnelle, étant donné votre très jeune âge et les obligations qui vous incombent, je vous suggère de garder la main haute sur votre propriété. N'hésitez jamais à me consulter en cas de remariage; rien n'est plus sécurisant qu'un contrat de mariage en bonne et due forme. »

Gervaise ne put résister à l'envie de demander à quel moment le document devait être signé. « Avant la cérémonie religieuse; c'est ce qu'on appelle un mariage au civil, ensuite entériné par l'Église. » Gervaise détourna la conversation du sujet qui l'embarrassait et on revint au contrat d'embauche. Elle regretta de ne pas avoir invité Raymond à assister à l'entretien, puis elle se ravisa. N'y perdrait-elle pas en autorité si elle n'imposait pas le fait accompli de ses décisions et de ses actes? Téléphore ne lui avait pas épargné les conseils et les informations, qui, aujourd'hui, valaient leur pesant d'or. Dans les jours qui suivirent, elle se surprit à observer le ciel, histoire de vérifier ses connaissances sur les moyens de prédire la température du lendemain. Il devait sûrement exister des volumes qui traitent de la culture du sol et de systèmes de comptabilité pratiques; oui, elle se documenterait, elle étudierait, elle conduirait sa barque à bon port.

Depuis bien longtemps, elle ne s'était pas sentie aussi sécurisée. Le départ de Téléphore l'avait laissée désemparée et le rapt dont elle avait été victime avait sapé le reste de sa confiance en la vie. Enfin elle reprenait sa destinée en main : seule la préoccupation du bien-être des siens lui importait et elle s'y consacrait entièrement. Elle n'en était pas consciente, mais, maintenant seulement, elle se libérait de peines et de chagrins qui l'avaient menacée. Elle s'assumait entièrement, redevenait maîtresse de la situation. La période des épreuves la laisserait grandie, affermie. Inconsciemment, elle allait jusqu'à s'oublier et se consacrait à de profondes méditations sur sa situation et l'avenir des siens. Son âme s'était épurée.

— Gervaise, on vous demande au téléphone.

— Merci, Angéline.

Elle s'essuya les mains et se dirigea vers l'appareil. Le notaire Gaboury la pria de passer à son bureau afin de clarifier certains faits obscurs qu'il avait découverts à l'étude des titres de la propriété de Jolicœur que Gervaise désirait acheter. Intriguée par cet appel, elle s'empressa de se présenter à l'étude du notaire.

— Chère madame, tout porte à croire, selon les archives

consultées, que la propriété qu'occupait votre voisin appartenait depuis toujours à la famille de votre défunt mari.

– Mais alors?

– Vladimir Jolicœur était le fils de Hugues Jolicœur qui avait signé un bail emphytéotique avec le père de votre mari. Les lieux ont été loués pour la somme annuelle d'un dollar, somme bien modique, mais significative car elle permettait de légaliser la transaction. Remarquez que je doute fort qu'elle ait été versée pendant toutes ces années, ce qui ne change rien aux faits. Il semble que votre beau-père ait alloué une parcelle de ses terres à cette famille pour des raisons non indiquées à l'acte. Puisqu'il y a rupture de bail, décès du locataire, la propriété vous revient de fait. La maison qui s'y trouve a été la première résidence du sieur Langevin. Celle que vous habitez fut construite plus tard. Votre mari ne vous a jamais parlé de ces choses?

– Pas que je me souviene.

– Fouillez bien dans vos souvenirs; qu'il ait négligé ou oublié de le faire ne changerait rien à la situation. Vous êtes, en tant qu'héritière, la propriétaire des lieux. En ce qui a trait au contrat d'exploitation dont nous avons discuté précédemment, j'ai préparé une ébauche que je vous soumetts et que vous devrez étudier avant que l'on passe à la phase finale de sa rédaction. Je suggère que vous en discutiez avec l'intéressé, en l'occurrence votre frère, afin que tout soit clair et net entre vous; l'harmonie dans vos relations futures en dépend. Parfois, il est plus difficile de négocier avec un membre de la famille qu'avec un étranger.

Gervaise n'était pas en mesure de saisir toute la portée des recommandations du notaire, mais elle pensa à l'initiative que Raymond avait prise d'expédier les faire-part de son mariage sans la consulter. Pourtant, n'assumait-elle pas les frais de la noce? Le notaire avait raison : il fallait tout prévoir, ne rien négliger.

Quant à la disponibilité de la terre de Jolicœur, la question était réglée puisqu'elle en était propriétaire. Toute préoccupée qu'elle était depuis quelques jours, elle avait à peine pensé à Gilbert; voilà qu'il s'imposait à son esprit. Là, le notaire n'était pas en mesure de la conseiller, la décision lui incombait. « Je dois démêler mes sentiments, établir mes priorités, séparer la sentimentalité des questions d'ordre purement matériel. »

La voyant plongée dans ses réflexions, le notaire s'adossa à son fauteuil et respecta son silence. L'émotion se lisait sur son visage, la lutte intérieure de la jeune femme s'y manifestait. Gervaise jouissait d'une très bonne réputation à Saint-Pierre-du-Sud. La famille Langevin y avait fait sa marque; aussi le notaire se faisait-il un devoir de la bien diriger. Elle lui semblait bien jeune pour assumer tant de responsabilités. Par contre, elle avait l'étoffe nécessaire pour faire le cheminement. Lorsque enfin elle leva les yeux, il admira son regard franc et déterminé. Elle eut un pâle sourire puis laissa tomber :

— Je viens de saisir toute la profondeur et la justesse de vos paroles, maître Gaboury. Je me devrai d'être impartiale.

— L'homme, habituellement, est plus qualifié pour faire face au genre de situation dans laquelle vous vous trouvez, de par la force des choses.

— Je proteste, monsieur le notaire! Là je ne suis pas d'accord avec vous. Une femme peut très bien orienter sa vie et veiller sur son patrimoine avec autant de brio que le mâle!

Le notaire sourit, la détermination de Gervaise lui plaisait.

— Je vois, vous appartenez à cette nouvelle génération qui ne craint pas de s'affirmer dans la vie active. Remarquez bien que nos mères le faisaient aussi, mais plus discrètement, à travers les autres; au fond, elles ont toujours dominé, exercé une autorité prépondérante dans la famille, mais voilà qu'aujourd'hui elles étendent de plus en plus leur influence dans la société.

Il admirait la femme frêle d'apparence qui se tenait devant lui, qui avait de la fermeté dans ses décisions et le verbe pour les exprimer.

Gervaise rentra chez elle bouleversée par la tournure qu'avait prise la conversation; elle pensa à sa mère, à la mère de Julie, des femmes faibles et soumises, dont le sort n'était pas enviable. Elle pensa aussi à la domination de l'Église, des religieuses, au couvent, ces dignitaires qui manipulaient les sentiments humains et qu'il fallait affronter pour ne pas se laisser assujettir. Seul Téléphore n'avait jamais usé d'autorité avec elle; c'est ainsi qu'il avait gagné son cœur et elle lui avait été dévouée, fidèle. À ses côtés, tout était si simple. Il avait le don de faire régner l'harmonie autour de lui, quelle que soit la diversité des besoins de chacun des siens. Aurait-elle ce doigté?

L'acquisition de la propriété adjacente n'était plus un

problème. Mais cela ne réglait pas pour autant la question de savoir si Raymond accepterait de l'occuper et de demeurer à son service si, éventuellement, elle épousait Gilbert.

Il lui semblait qu'il serait plus sage d'en parler dès maintenant à son frère, mais une certaine pudeur l'en empêchait; son veuvage était si récent! Elle se pardonnait mal son anxiété. « Grand Dieu! Mais qu'est-ce qui m'arrive? Je ne suis tout de même pas amoureuse de Gilbert? Alors, quoi? Me voilà incapable de raisonner calmement, tout se brouille au niveau de mes pensées! Et, demain, je vais me retrouver en sa présence... Je verrai à ce que nous ne nous retrouvions pas seuls dans la même pièce. Non! Mais de quoi ai-je peur? Qu'est-ce que je redoute? Qui et pourquoi? J'ai un blocage, là, au niveau de l'esprit, que je dois démêler; je manque de lucidité. Gilbert ne va pas m'agresser, Raymond me désertier! »

Elle frissonna. Le souvenir de Frank, cette nuit affreuse vécue sous son emprise lui revint en mémoire. Plus loin encore, le départ de son frère qui, autrefois, l'avait tant marquée refit surface. « Tout ça est un passé révolu, il n'est pas question que je m'y accroche et en fasse un mélodrame. Si seulement je pouvais m'ouvrir à quelqu'un, étaler mes problèmes, en discuter! Parfois je me crois maîtresse de ma destinée, parfois elle m'effraie. Pour mettre de l'ordre dans tout ça, je dois cesser de ruminer ce qui fut et m'arrêter à ce qu'il faut faire. Je ne peux asseoir ma vie sur des chimères, je deviendrai dépressive. Le passé doit rester derrière, il faut aller de l'avant. La réalité est sans doute que je pleure Téléphore qui fut, avec mon père, les grandes amours de ma vie. Les enfants devraient être ma seule inquiétude : vivre pour eux, avec eux. La vie se chargera du reste. »

Gervaise ne parvenait pas à s'endormir; les préoccupations la hantaient. Au repas du soir, elle avait senti le regard scrutateur de son frère et remarqué le silence buté des enfants. En y repensant bien, elle comprit aussi que l'attitude d'Angéline dénotait un malaise.

Gervaise alluma la lampe de chevet, regarda autour d'elle. Un calme absolu régnait; tous dormaient sous un toit chaud et confortable, où tant d'heures heureuses avaient défilé, assurant à chacun sa part de bonheur. Non, elle ne laisserait pas s'échapper tant de sérénité. « Je dois solutionner ce qui me bouleverse intérieurement. »

Elle s'endormit, appuyée sur ses oreillers, en position assise. La lumière brillait toujours. Elle rêva à Téléspore.

Gervaise ne prenait pas conscience que ses besoins intimes dus à la fougue de son jeune âge étaient en cause. Son âme était trop pure pour qu'elle s'arrête à ces considérations d'ordre physique. Elle pensait surtout en fonction des siens, de leur sécurité, de leur bonheur.

À son réveil, Gervaise s'attarda au contrat d'exploitation qu'avait rédigé le notaire. Elle serait l'administratrice des biens et les fruits de la terre constitueraient ses revenus. Raymond toucherait un salaire avec, en sus, une commission payable annuellement sur les profits. Tout lui semblait confus, mais raisonnable.

Restait un point crucial à déterminer : advenant son remariage, que résulterait-il de ces engagements? La question du mariage civil qu'avait évoquée le notaire lui revint en esprit. Il avait été clair sur le sujet : « à cause de votre jeune âge... » La terre rapportait-elle suffisamment pour accommoder deux familles? Voilà ce qui expliquerait la hantise des parents fermiers d'avoir des fils, de nombreux fils : plus de bras, plus de revenus. Cette considération la rassérénait.

Elle descendit déjeuner, plus calme, plus confiante. Elle trouva les enfants joyeux, tapageurs tels qu'elle les aimait. Dès qu'elle se mit à table, ils devinrent sages.

– Eh! quoi! On ne s'amuse plus?

Seul Papachou poursuivait son tintamarre, indifférent aux contraintes que s'imposent les grands. Réjeanne jeta simplement, gardant les yeux baissés :

– On a appris à se taire, maman; quand tu rentres de voyage ou que tu t'absentes, tu nous reviens toujours bouleversée et distante.

Gervaise promena son regard sur son petit monde attablé. Elle ne parvint pas à riposter, stupéfiée par la remarque.

– Veux-tu bien te taire, Réjeanne? Si maman décide de partir pour toujours, qui va prendre soin de nous?

Jacqueline venait de laisser percer ses craintes; Angéline posa la main sur le bras de la fillette, dans un geste protecteur. Son mouvement lui avait échappé. Elle tourna les talons et se

dirigea vers le fond de la cuisine. Gervaise regarda les enfants tour à tour, consciente de la profondeur de leurs inquiétudes. Il lui paraissait évident qu'ils avaient discuté du sujet entre eux.

Devant le silence de leur mère, qui n'était pas pour les rassurer, Réjeanne se leva pour quitter la table.

– Assieds-toi, Réjeanne.

Le ton impératif du commandement de Gervaise, ton qu'elle n'avait jamais employé auparavant, les laissa cois. Elle se devait de ramener la confiance dans le cœur de ses enfants.

– Laissez-moi tout vous expliquer... Vous savez que bientôt, Raymond épousera Angéline. Je suis allée chez le notaire.

– Avec Gilbert? questionna Lucien à brûle-pourpoint?

Gervaise sentit un pincement au cœur.

– Non, pas cette fois-là, c'est d'autre chose qu'il était alors question. Les parents, vous savez, ont des obligations qui exigent parfois des décisions graves; il est alors sage de consulter des personnes-ressources...

– C'est quoi, des personnes-ressources? demanda Lucille.

– Des gens qui ont l'expérience, la connaissance.

– Comme papa?

– Oui, comme papa. Votre papa qui me manque et qui vous manque, que nous continuons de chérir et qui compte sur moi pour que vous soyez protégés, toujours.

– Tu ne feras pas comme Alphonse?

– Non, mes chéris. Moi, je ne partirai pas, je ne partirai jamais. Je vous l'ai déjà promis.

– Ouf! s'exclama Lucien. On a eu peur!

– Sans raison. Lorsque vous ressentez de telles craintes, c'est que vous vous sentez perdus à la suite du décès de votre père. J'ai parfois de ces inquiétudes pour d'autres raisons. Mais vous devez me faire confiance, me parler ouvertement, comme vous venez de le faire, afin qu'entre nous il n'y ait pas de malentendus.

C'est à ce moment que Gilbert frappa à la porte. Angéline alla ouvrir. L'homme tenait à la main un bouquet de fleurs qu'il remit à Angéline. Gervaise sentit ses joues s'empourprer.

– Vous voulez un café, Gilbert? Ou êtes-vous trop pressé de partir?

– J'ai espéré que vous pourriez vous libérer et m'accompagner à Lévis; je vais visiter mon fils.

– Non, pas aujourd'hui, je dois rester auprès des miens,

nous avons beaucoup à discuter. Mais s'il n'est pas trop tard, au retour, venez souper avec nous. Merci pour les jolies fleurs.

Il n'avait pas sitôt fermé la porte que Réjeanne demanda :

— Il a lui aussi des enfants?

— Oui, un fils très malade, ce qui l'afflige beaucoup.

— Il a quel âge?

— Je l'ignore, certaines confidences ne doivent pas être provoquées.

— Tu aurais aimé l'accompagner?

— Sans doute, mais suite à notre conversation, je préfère demeurer auprès de vous.

— Tu n'es plus fâchée? demanda Lucille.

— Moi, fâchée? Et pourquoi? Vous m'avez exprimé le fond de votre pensée avec confiance. Pour moi, ce sont là des mots tendres, dictés par votre cœur.

Le bébé profita de cet instant pour échapper son verre de lait. Le liquide éclaboussa Gervaise et se répandit sur la nappe. Réjeanne accourut avec une serviette, soucieuse de réparer les dégâts de son filleul. Gervaise sourit. Rien ne briserait l'amour qui liait ces deux enfants. L'incident mit fin à ce déjeuner qui avait été, pour la mère, une source de grand embarras.

Lucien demeurerait assis à sa place, l'air songeur. Il se leva subitement et sortit de la maison à grandes enjambées. Il allait chez les Vadeboncœur. De la fenêtre, Gervaise le vit filer sur la route dans cette direction.

— Angéline, où Raymond se cache-t-il? Il n'est pas venu déjeuner?

— Il nous prépare une surprise. Il est à retaper le mobilier de notre chambre. Je l'ai bien deviné, ses vêtements sentent la peinture quand il rentre des bâtiments.

— Nous en profiterons pour faire le dernier essayage de votre toilette et vérifier si tout est à votre goût.

On parlait menu, achats à faire, mille détails qui entouraient le jour du mariage que l'on voulait mémorable. Le bonheur qui rayonnait sur le visage de la jeune fille enchantait Gervaise. Elle ne pouvait s'empêcher de revivre certains souvenirs qui demeuraient vifs dans son cœur à la pensée de son union à Téléspore, si colorée, si spontanée, si pleine d'émotions.

— Réjeanne, ma grande, garde un œil sur les enfants, et surtout sur oncle Raymond. Nous allons dans ma chambre, tu devines pourquoi?

– Vous y croyez, vous, Gervaise, au mythe du bonheur en péril si le futur époux voit la robe de la mariée avant le matin des épousailles?

– Il n’y a là aucun fond de vérité, ce sont des souhaits imaginaires.

– Et l’histoire de mettre son chapelet sur la corde à linge pour qu’il fasse beau le jour du mariage?

– Celle-là, je ne la connaissais pas. Et pourquoi pas? Surtout si c’est basé sur un acte de foi. C’est inoffensif, en tout cas. Vous êtes heureuse, hein, Angéline?

– Parfois jusqu’aux larmes. Si vous saviez! Tout ça tient du miracle.

– Le grand jour approche, il reste beaucoup à faire.

– Moins que vous ne le croyez. Raymond a pensé à tout. Vous sembliez si préoccupée, récemment, que votre frère a pris certaines décisions qui vous épargnent bien des ennuis.

– Lesquelles?

– La présence de monsieur Vadeboncoeur pendant notre courte lune de miel assurera le soin des animaux et de la ferme. Raymond a aussi prié monsieur Gilbert de venir parfois, tout au moins de vous téléphoner pour vous rassurer. Ainsi, ce soir, ils doivent transporter ensemble le mobilier de notre chambre... Je croyais que vous le saviez déjà, quand vous l’avez invité à souper, ce matin.

Gervaise n’en croyait pas ses oreilles. « Quoi? Raymond me place maintenant sous sa tutelle! C’est une famille unie que je veux, pas un clan. Je dois mettre de l’ordre dans le bercail, instituer le dialogue, asseoir mon autorité. Les enfants sont inquiets, je suis perturbée jusqu’au plus profond de moi-même et mon désarroi se manifeste par un manque de fermeté, de détermination; cette situation ne peut durer, larmoyer ne mène nulle part! »

Elle se leva, marcha vers son bureau, y prit un châle, s’en couvrit les épaules, emprunta l’escalier et se dirigea vers la sortie. Les enfants étaient réunis au salon. Jacqueline surgit : « Tu sors, maman? »

– Je vais marcher, chérie. Soyez sages.

Le soleil rayonnait. Pourtant la jeune femme frissonnait. Elle arpentait la route, s’éloignait des siens, assoiffée de solitude. Émue à la pensée qu’elle longeait cette grande propriété que lui avait léguée Téléphore, elle s’attendrit au souvenir de

ce jour, béni entre tous, où elle y était venue pour la première fois. Cette fois-là, elle était aux prises avec un dilemme tout autre qui, aujourd'hui, la faisait sourire : sa vertu menacée par un homme, veuf, en manque de sexe, contre qui on l'avait mise en garde, mais qu'elle avait décidé d'affronter seule : « Téléspore, un agneau! Un agneau à ses heures, un bélier quand ça s'imposait... Voilà ce qui faisait sa force, ce qui me manque aujourd'hui. Le dosage, disait-il, l'aiguille du fourneau qu'il fallait apprendre à contrôler. »

Elle se trouvait alors en face de la cabane délabrée de Jolicœur. Elle s'arrêta, promena son regard sur les lieux qui lui parurent d'une tristesse effarante. Cela ressemblait aux maisons lugubres qu'habitaient les mauvaises fées dans les livres illustrés de contes d'enfants. « C'est à démolir! »

Poursuivant sa route, Gervaise longea la vieille clôture qui tombait presque en ruine. « Ça alors! » Elle recula, avança, fouillant dans ses souvenirs. « Voyez, avait dit Téléspore, ici commence la terre familiale... » Où, précisément, avait-il prononcé ces mots? Gervaise se souvenait seulement que c'était bien avant que ne leur apparaissent les bâtiments et la grande maison blanche qui lui avait paru si accueillante. Son mari n'était pas revenu sur le sujet, mais pouvait-il soupçonner que la mort viendrait le faucher si vite! Voilà pourquoi elle découvrait petit à petit ces mille détails dont la vie est faite et auxquels on s'attarde peu pour s'arrêter aux besoins pressants.

« Un jour, vous aurez charge d'âmes... » De qui était cette juste prédiction? Sœur Clara? Sœur Herménégilde? « Vous comprendrez alors... » Oui, elle comprenait; elle en était là, tirillée par ses sentiments personnels et les besoins des siens. « Où se situe le juste milieu? Comment tout concilier? » Elle ferma les yeux, le cœur battant, les yeux larmoyants. S'approchant de la vieille clôture, elle y posa la main. C'était trop lui demander : la travée au complet s'effondra et Gervaise perdit pied. Elle était maintenant assise au milieu d'herbes folles où des marguerites des champs perçaient çà et là. Elle fondit en larmes, écrasée sous le poids de ses responsabilités. Pour avoir trop longtemps refoulé ses chagrins, pour s'être montrée stoïque afin d'épargner les siens, pour avoir négligé de respecter ses sentiments personnels, elle perdait peu à peu l'emprise dont elle avait besoin pour diriger sa vie, répondre adéquatement à ses obligations, continuer de s'affermir. Elle

sentait que le sol glissait sous ses pieds. « Raymond a agi sans malice, il a compris bien avant moi que je m'effondrais, comme cette clôture qui est là, mais qui ne joue plus son rôle. Voilà où j'en suis! Comme en cette nuit maudite où je hurlais de désespoir dans la forêt, agrippée à un arbre pour me soutenir! Si j'avais fléchi, alors, que serait-il advenu de moi et des miens? Je n'ai pas le droit de sombrer dans le désespoir, ni aucune raison sérieuse de le faire. Je dois changer d'attitude, me prendre en main! Et surtout ne pas transposer ma culpabilité sur les autres! Mon père m'a pourtant donné des leçons de courage! » La pensée de ses chevauchées couchée sur le vieux cheval la fit à nouveau éclater en sanglots.

Comme autrefois, sur la route, elle n'entendit pas la venue d'un camion qui passait à sa hauteur. Gilbert, sur le chemin du retour, vit cette forme humaine en bordure de la route, ralentit, reconnut la femme qu'il aimait. Il s'approcha, se tint à distance et l'observa. Par analogie, il se souvint qu'un jour, assis sur un rocher en bordure du fleuve, il laissait errer son regard sur l'immensité. L'onde déferlait, tantôt rageuse, tantôt languoureuse. Il comptait les vagues qui couraient vers la rive, tout en fouettant au passage l'amas de tufs où il se trouvait : une première très douce, presque caressante, à bordure d'écume, les autres grandissantes. La quatrième arrivait, gonflée, ardente, fougueuse, éclaboussant tout; la nature, toujours fidèle sauf dans ses heures de rage, répétait inlassablement le mouvement rituel.

« Tu t'ennuies, hein, ma belle? Moi aussi », lui avait-il confié. « Au moins, toi, tu as le loisir de caresser le sol, de sentir la chaleur du ciel qui se mire en toi, alors que moi, je suis si seul! »

Il pensa à son fils envers qui la nature se faisait si cruelle, alourdisant ainsi sa solitude; un fils qu'il avait vu naître et se détériorer jour après jour, le laissant impuissant devant un mal irrémédiable. Il ferma les yeux. Que d'espoirs, que de sacrifices, que de désillusions n'avait-il pas connus! Après avoir enfin admis l'irréparable, il s'était surpris à rêver d'amour, à rêver de donner une autre fois un sens à sa vie. Il souhaitait trouver sur sa route une femme à aimer, une femme tendre, compatissante, amoureuse de la vie, joyeuse jusque dans son âme. « Je suis fou! Je cherche l'impossible! L'intensité du bonheur ne peut jamais égaler celle de nos peines! Je dois accepter la vie telle qu'elle se présente avec ses hauts et ses bas. » C'est alors que de la mer avait jailli un filet d'eau qui

était venu le frapper en plein visage; le mordant du sel marin l'avait forcé à fermer les yeux. La morsure lui avait semblé être un heureux présage. Il se souvenait s'être exclamé : « Je deviens d'un sentimentalisme outré. »

Pourtant, elle était là, à ses pieds, cette femme tendre, amoureuse de la vie, telle que souhaitée dans son rêve fou. Elle était là, en proie à un amer chagrin. Il ne savait quelle attitude prendre. Il mit la main dans sa poche, en sortit un mouchoir, mais il n'osait pas le lui offrir. À travers ses larmes, Gervaise vit deux pieds à faible distance; elle sursauta, leva les yeux. Jamais Gilbert ne lui avait paru aussi grand. Chose étrange, elle ne ressentait pas le besoin de refouler sa peine, de cacher sa détresse. L'homme s'accroupit et lui tendit son mouchoir. Elle le prit, le porta à son visage et continua de pleurer, sans respect humain. Il connaissait la détresse, pour l'avoir sentie, avec tout ce qu'elle comporte d'amertume, et aussi rencontrée, trop souvent, dans le métier qu'il exerçait. Les larmes, il le savait aussi, libèrent l'esprit. Il attendit que Gervaise se calme. Alors seulement il lui tendit une main pour l'aider à se relever. Elle s'y agrippa, mais garda la position assise; elle le regardait de ses grands yeux de petite fille; un pâle sourire se dessina sur ses lèvres. Elle ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à exprimer sa pensée.

— Chut! Plus tard, Gervaise, plus tard. Pour le moment, détendez-vous. Vous ne vous êtes pas blessée?

Elle fit signe que non, se laissa tomber sur le dos, fixant son regard sur la voûte céleste, résumant ses pensées. Assis auprès d'elle, Gilbert mâchouillait des brins d'herbe.

— J'ai fait ça dans mon enfance, jeta-t-elle d'une voix enrouée.

— Qui ne l'a pas fait? répondit-il simplement.

Gilbert cueillit les marguerites qui se trouvaient à sa portée, en tressa les tiges, forma une couronne qu'il déposa sur ses cheveux. Elle lui sourit, elle appréciait son silence. Cet être fort, sans doute très viril, lui semblait plein de compréhension et savait se montrer respectueux. Malgré son désir d'en savoir plus long à son sujet, car les questions se bousculaient dans sa tête, elle respectait le calme qui l'envahissait pour la première fois depuis si longtemps, un calme si merveilleux qu'elle ne voulait pas briser le charme. Elle préférait continuer de s'engourdir dans sa rêverie, aller plus loin dans sa méditation.

Gilbert avait un désir fou de l'attirer à lui, de la caresser, de communier à sa peine, mais un sentiment de pudeur l'en empêchait. Gervaise n'était pas le genre de fille à se satisfaire de griseries passagères, elle était une femme à l'âme forte, aux sentiments profonds, une femme entière. Il lui fallait d'abord gagner sa confiance et son amour. Leur relation n'avait rien de frivole, elle devait reposer sur des bases solides, sinon elle se briserait, irrémédiablement. Les mêmes désirs assaillaient Gervaise. Elle aurait aimé s'approcher de Gilbert, mais elle n'était pas très fière de l'initiative prise dans le passé. « Refoule tes désirs et mets de l'ordre dans ta vie », lui conseillait sa conscience. Tout à coup elle pouffa de rire. Ce fut si subit que Gilbert sursauta. Maintenant assise, Gervaise riait aux larmes. Elle venait de penser à sœur Pauline prenant ses ébats dans un champ avec le fermier et aux mots de sœur Herménégilde concernant son cœur de feu, prêt à s'embraser... « Décidément, Gervaise Lamoureux, tu n'es pas la vertu incarnée! Au fond, tu n'es qu'une puritaine qui essaie de camoufler ses faiblesses profondes sous un voile de dignité. Apprends à te connaître, ma fille, sois franche avec toi-même, cesse de te leurrer! L'amour, qu'est-ce que c'est, l'amour, si ce n'est pas un cœur de feu prêt à s'embraser? Les bonnes sœurs, sous leurs airs sereins, en connaissaient long sur le sujet. Je les croyais naïves... Elles avaient pourtant su déceler mes faiblesses, ma nature profonde, bien avant moi. J'ai à mon crédit un mariage, une naissance, un veuvage... et je joue les Catherine Tekakwita. J'ai un esprit d'orientation janséniste! »

Gilbert observait Gervaise. Toute une gamme d'émotions se traduisait sur son visage. Il voyait presque son âme éclater comme un bourgeon sous l'effet du soleil. Ses yeux, un instant rieurs, devenaient tristes, pensifs, sérieux, selon ses pensées profondes. Dieu, qu'il l'aimait! Comme elle était désirable! Elle laissait transparaître tant de force intérieure que son visage était illuminé. Il ferma les yeux : « Comme il serait bon de la tenir dans mes bras en ce moment et de la sentir ainsi vibrer. »

Gervaise rompit le charme, en faisant un mouvement pour se lever. Gilbert sauta sur ses pieds, la saisit; elle appuya sa tête contre sa poitrine, elle sentait la chaleur de la large main posée sur son dos, elle ferma les yeux. À peine une étreinte. Leur cœur battait au même rythme. Elle n'avait plus peur, ses inquiétudes fondaient, elle aimait cet homme.

Se dégageant doucement de ses bras, elle marcha vers la route jusqu'au camion. Il lui ouvrit la portière. Gilbert lui sourit, prit la couronne qu'elle tenait à la main et la plaça sur le tableau de bord.

— Raymond doit vous attendre, jeta-t-elle simplement.

Angéline avait préparé le repas. Le parfum d'un plat cuisiné emplissait l'air.

— Où sont les enfants? demanda Gervaise.

— Auprès de Raymond. Le jeune Téléspore dort encore.

— Je vais les rejoindre, nous aurons besoin du camion.

— Allez, Gilbert.

Angéline n'avait pas oublié que Gervaise était partie brusquement, sous le coup d'une émotion vive. Elle s'était inquiétée. Leur conversation avait troublé sa future belle-sœur, elle n'en doutait pas. La voir revenir avec Gilbert ajoutait à son désarroi. Aussi s'affairait-elle à ses casseroles.

Gervaise monta à la chambre de l'enfant; il ne s'y trouvait pas. Il profitait de sa liberté pour faire des coups pendables. Le rouleau de papier hygiénique était déroulé, le tube de dentifrice vidé; il y en avait partout, jusque dans ses cheveux.

— Méchant garnement!

Il s'élança vers sa mère, les bras tendus, un sourire irrésistible sur son beau visage. Comment lui en vouloir? Elle le devêtit, le déposa dans la baignoire et elle répara les dégâts.

Le bruit des portes qu'on ouvre et qu'on ferme lui parvenait. On préparait le nid d'amour... Gervaise n'en souffrait pas, cette fois. En catimini, elle avait fait des rideaux de dentelle pour en orner les fenêtres. Son intention était de les suspendre pendant l'absence du couple.

Elle décida de leur en faire cadeau dès aujourd'hui. Cela compenserait un peu la brusquerie dont elle avait fait preuve plus tôt, geste dont elle n'était pas fière. Rien ne devait assombrir la joie d'Angéline en ces jours qui avaient, pour elle, une importance capitale.

Elle prit son fils dans ses bras et descendit l'escalier. Ce qui se passait lui fit oublier sa résolution.

— Tiens, s'exclama-t-elle, ils ont fermé la porte! Ne trouvez-

vous pas, Angéline, que parfois les hommes se conduisent en enfants?

– Oui, quand ils sont heureux.

– À bien y penser, vous avez raison. Dans les situations difficiles, ils sont plus circonspects.

– Je ne connais pas ce mot-là.

Il y avait une interrogation dans la voix de la jeune fille.

– Plus prudents, plus réfléchis, expliqua Gervaise. C'est sans doute pourquoi ils nous confient la tâche de la cuisine et de la couture : les détails les agacent.

– Certains d'entre eux sont pourtant tailleurs ou pâtisseries. Chose certaine, jamais ils ne nous enlèveront le privilège de l'enfantement. C'est le seul domaine qui les déroutent et les effraie.

– Vous pensez à Raymond, le jour de la naissance de bébé Téléphore? Pourtant il y a des gynécologues.

– Pour aider seulement. La sage-femme peut jouer le même rôle; le gynécologue ne peut lui-même accoucher.

– C'est bien ainsi, Dieu a su asseoir ses volontés.

– Pensez-vous qu'Il a aussi voulu l'attrait des sexes? Peut-être dans le but d'assurer le peuplement de la planète.

– Non, Angéline, je crois que Dieu, dans sa sagesse, avait des vues bien au-dessus de ces considérations par trop terre à terre. Il a créé l'homme et lui a donné une compagne; ce faisant, Il complétait son œuvre, leur enseignait l'amour, leur permettait de poursuivre son travail de créateur. L'enfant serait le fruit et la récompense. C'est le plus beau cadeau qu'Il nous ait fait. Tout passe, tout lasse, sauf l'amour qui survit.

– Selon vous, l'attraction sexuelle, c'est l'amour.

Gervaise pensa à la chaleur qui l'avait inondée tout entière parce que, bien simplement, Gilbert avait posé sa main dans son dos. « Je sentais une décharge électrique qui me parcourait en tous sens! » Elle sourit et répondit sur un ton espiègle :

– Essayez donc de manger quand vous n'avez pas faim!

La conversation s'arrêta là. Une porte s'ouvrit et on cria « olé ». Gervaise se retourna; les enfants les observaient, les yeux moqueurs.

– Voilà, vous pouvez venir, s'exclama Raymond. Mais à une condition : je veux voir la robe de ma future épouse.

– Alors, monsieur Lamoureux, fermez votre porte, car vous ne verrez pas ma robe!

Angéline fonça droit devant, se fraya un chemin à travers les intrus et pénétra dans la pièce.

– Oh! s'exclama-t-elle.

– Raymond, clama Gervaise, tu as fait un miracle! Où es-tu allé chercher cette idée-là?

– Dans des revues. Je voulais de la lumière, beaucoup d'éclairage. J'en avais assez vus, des meubles foncés, qui me rappelaient le tabac, l'immensité de ces champs dans lesquels je passais des heures.

– Tu as choisi le blanc; c'est formidable! Le blanc contient toutes les couleurs et il emprunte ensuite des teintes à l'environnement. Quand le soleil pénétrera dans la pièce, tu auras des effets magnifiques de rose, de doré, d'ambre. C'est très, très joli. Vous serez très heureux dans cette ambiance gaie.

« Ainsi, songea Gilbert, elle n'a pas parlé à son frère de son espoir de le voir acheter la ferme voisine... »

– Maman, intervint Jacqueline, j'ai faim, moi.

Angéline sembla sortir de la lune, elle sursauta.

– Restez, Angéline, restez ici, savourez votre bonheur, je vais servir ces petits affamés.

On se dirigea vers la cuisine et les fillettes dressèrent le couvert. Bientôt, tous se retrouvèrent autour de la grande table. Seule la place de Téléphore restait vide. Gervaise réagit très vite. Elle y plaça la chaise haute de son bébé et invita Gilbert à prendre celle qu'elle venait de libérer. Il n'allait pas s'en plaindre; il prit place près de Gervaise. Au moment du dessert, Raymond évoqua un sujet bien épiqueux.

– Gervaise, depuis la mort de Jolicœur, je m'occupe de ses bêtes et nous profitons des produits de sa ferme. Tu ne trouves pas bizarre que personne ne vienne réclamer?

– Non, Raymond. Je dois t'avouer que j'avais complètement oublié la présence des bêtes. Tu as bien fait de les nourrir.

– C'est Léo qui l'a suggéré. Mais ça m'étonne qu'on ne réclame pas ses biens. La terre n'est pas grande, mais les semences sont faites et la récolte aura bientôt lieu.

– Attendez-moi un instant, je reviens.

Gervaise se dirigea vers le salon et, malgré l'heure tardive, elle téléphona au notaire. Celui-ci était présent. Elle expliqua la situation et il lui indiqua ses droits. Elle revint s'asseoir à table et, sans détour, leur relata l'histoire de la terre qui, de fait, lui appartenait.

– C'est incroyable, Gervaise. Plusieurs arpents s'ajoutent à la propriété. Léo serait-il au courant?

– Je l'ignore. La seule explication que j'ai trouvée est que des liens très étroits devaient unir les ancêtres, qui ne manquaient pas d'être généreux. La terre était immense et, au dire de mon mari, les enfants peu nombreux; il était probablement préférable de la louer que de la laisser en friche, car alors elle serait devenue inculte.

– Tu étais au courant de tout ça, toi?

– Non, je l'ai appris récemment, de la bouche du notaire que j'ai consulté. Car j'ai des projets concernant l'endroit.

– C'était donc ça, ton absence.

– Parce que tu m'espionnes, jeta-t-elle sur un ton badin. La confiance règne, à ce que je vois! Soyez rassurés, j'ai l'œil sur le bercaïl. Nous sommes tous liés, pour la vie. Les enfants m'ont aussi exprimé leurs craintes. J'ai tout expliqué.

– Oui, confirma Jacqueline, maman était allée consulter des gens qui ont des savoirs.

– Pas des savoirs, des connaissances et de l'expérience, corrigea Réjeanne, comme papa.

Lucien poussa bruyamment sa chaise qu'il dut rattraper pour ne pas qu'elle tombe à la renverse. Il semblait furieux.

– Depuis quand se lève-t-on de table sans s'excuser, Lucien? Tu sembles bien pressé. Tu peux partir, si tu le préfères.

Lucien sortit précipitamment. « Il court chez Léo, pensa Gervaise. Quelle mouche le pique, celui-là? C'est à peine s'il a mangé. Quelque chose ne tourne pas rond dans sa tête. C'est la deuxième fois que ça se produit! »

Angéline venait de déposer la théière fumante sur la table.

– Allez, les enfants, vous êtes excusés.

Le brouhaha passé, Gervaise demanda à Gilbert :

– Vous n'avez pas desserré les dents, qu'y a-t-il?

– Avouez que je n'avais pas droit au chapitre. Sans doute aussi parce que je suis, disons émerveillé, par ce que j'ai vu et entendu. C'est incroyable, l'intensité de vie qui règne ici, les liens étroits qui vous unissent, l'harmonie qui en découle; il y a là matière à étonner. Vous ne vous en rendez pas compte, Gervaise, parce que vous êtes prise dans l'engrenage. Mais pour qui assiste pour la première fois à une telle scène, il y a de quoi s'émouvoir.

Raymond prit la parole :

— J'ai eu la même réaction à ma première visite ici. Tant et si bien que j'y suis resté. Petite, douce, ma jeune sœur, Gilbert! Croyez-moi, c'est un général d'armée en jupon. Quand elle entreprend une croisade, on n'a qu'à bien se tenir!

Gervaise baissa la tête, un sourire malicieux sur les lèvres.

— Voilà, observez-la, dès maintenant : elle projette quelque chose. Dieu seul sait quoi. Raconte.

— Grand fou! jeta Gervaise, se sentant prise au piège.

Elle avait, de fait, songé à aborder le sujet du contrat d'exploitation. Elle n'eut pas le loisir de répondre; la porte du salon s'ouvrit et Jacqueline se montra la tête :

— Maman, on te demande au téléphone.

Lucette Vadeboncœur voulait lui parler; elle priait Gervaise de venir dès maintenant, désirant profiter de l'absence de Léo et des enfants.

Gervaise, surprise, ne se fit pas prier; sa voisine avait sûrement une bonne raison, elle habituellement si réservée, même distante, qui donnait parfois l'impression que le voisinage lui pesait. Intriguée, Gervaise réfléchit un instant et pensa que peut-être Lucien était la cause de cette invitation subite. Elle n'hésita pas; revenant à la cuisine, elle s'excusa, dit qu'elle devait s'absenter en promettant de ne pas s'attarder.

— Je peux vous conduire quelque part, Gervaise, demanda Gilbert.

— Non, inutile, merci.

Elle pressait le pas, soucieuse. La lumière brillait au salon. « Ce doit être sérieux, pensa alors Gervaise, sinon elle m'accueillerait dans la cuisine. »

Lucette vint ouvrir et invita Gervaise à la suivre. Une fois la porte fermée, Lucette sembla mal à l'aise.

— Que se passe-t-il, Lucette?

— Ce serait bien à moi de poser la question.

— Je ne comprends pas...

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez vous, Gervaise; que vous arrive-t-il?

— À moi?

— Oui, à vous, Gervaise Langevin? Veuve de feu Téléphore Langevin. Pensez-vous que votre mari vous a laissé ses biens et la gouverne de sa maison pour qu'à la première occasion vous remettiez la charge du pouvoir entre les mains d'autres personnages? Ne faites pas l'autruche, Gervaise.

Télesphore avait vu en vous une femme déterminée, forte, qui lui avait inspiré une confiance absolue. Il vous a fait un enfant, pour cimenter la chaîne de votre union, un autre gage de fidélité et d'amour.

— Mais, Lucette...

— Mais quoi? Savez-vous que votre frère a prié Léo de servir de père à sa fiancée? N'était-ce pas là une prérogative qui vous revenait de droit? Ne sommes-nous pas des amis? Ne vous l'a-t-on pas prouvé? Écoutez-moi bien, Gervaise, vous êtes sortie d'une cellule du couvent pour arriver ici, jeune, frêle; vous avez conquis votre mari, puis ses enfants. Sous des dehors d'ange et de candeur vous avez prouvé votre force intérieure. Mais voilà que vous vous dérobez à vos obligations ou que, pis encore, vous vous laissez usurper votre autorité. Qu'est-ce que vous attendez pour vous affirmer et ramener la barque dans le lit de la rivière? Qu'il soit trop tard, que vous ayez perdu toute emprise, qu'on se soit substitué à vous? Qu'est-ce qui vous arrive? Que signifie ce ramollissement? Votre veuvage vous pèse? Alors, ma chère, trouvez un mari, pas un autre Télesphore, pas son modèle, pas un homme qui vous donnerait les mêmes garanties, mais un homme vaillant, n'avait-il que ça à vous offrir. Au moins, vous sauvegarderez la terre des Langevin et ce que son sol contient de richesse. Et vos nuits seront moins solitaires! Ne me faites pas ce visage scandalisé, vos yeux brillent du feu intérieur qui vous dévore; vous vous apitoyez sur votre petite personne. Sans malice peut-être, ni malhonnêteté, mais vous perdez votre emprise et ça, Télesphore ne vous le pardonnerait pas! Il n'est sûrement pas fier de vous!

La bouche entrouverte, les bras appuyés sur les bras du fauteuil, Gervaise écoutait, éberluée. Debout devant elle, les poings sur les hanches, le visage reflétant une grande colère intérieure, Lucette laissait parler son cœur.

— Moi aussi, j'aurais aimé vivre votre beau roman, mais j'ai grandi dans la misère et, quand Léo s'est présenté sur ma route, j'ai choisi la sécurité, l'amour raisonnable, la vie de famille. Et Dieu ne m'a pas laissé tomber. Vous êtes jeune, remplie de capacité, bien instruite, jolie et bonne; protégez tout ça, Gervaise. Vous auriez trop à perdre. Je ne condamne pas votre frère, ne doute pas de sa bonne foi, mais ça ne suffit pas pour vous assurer de ne pas sombrer dans l'oubli. Reprenez-vous, grand Dieu! Gardez la main haute sur votre destinée et sur celle

de vos enfants. L'homme auprès de qui une femme s'endort chaque soir est plus malléable par elle que par une autre femme, fût-elle sa sœur, et les intérêts de celle-ci...

Après une pause, Lucette reprit d'une voix adoucie :

— Le mariage a lieu samedi, Léo sera témoin, mais il a refusé de l'aider à emménager chez vous ses pénates; si vous en aviez vous-même fait la requête, il se serait empressé d'accepter... Léo aimait votre mari comme un père, il a pour vous un grand respect. Chut! ne dites rien. Il fallait que je vous parle... Tiens, j'entends la camionnette qui entre dans la cour. Filez par-devant. Que tout ça reste bien entre nous.

Gervaise s'éloigna prestement mais entendit Lucette lui lancer un dernier avertissement : « Le mariage a lieu samedi, il vous reste cinq jours pour agir... »

L'air frais du jour finissant aida Gervaise à se contenir; elle marchait sur la route, comme un automate. Elle ralentit, histoire de retrouver son souffle, et bientôt elle arriva à l'endroit où, précisément, il n'y avait pas si longtemps, elle cheminait avec Téléphore, en revenant de chez les Vadeboncœur. Elle s'arrêta. L'arbre gigantesque que l'orage avait foudroyé à cet endroit avait été coupé, la sève avait cicatrisé la blessure causée par la scie et une gale revêtait la plaie. Les yeux secs, elle poursuivait sa route... Ses enfants apeurés, cette nuit-là, s'étaient précipités à leur rencontre à la recherche de réconfort... Elle se souvenait avoir ressenti elle-même une grande joie en pénétrant dans son foyer si sécurisant. Ce soir, c'est seule qu'elle devrait assumer son rôle de protectrice pour le futur. Lucette avait raison, elle en convenait. En quelques minutes, elle avait su lui souligner ce qu'elle avait elle-même mijoté pendant plusieurs semaines : « Vous vous apitoyez sur votre petite personne... »

Elle entra chez elle, droite, la tête haute, et reprit la place qu'elle avait quittée. Tous les regards étaient dirigés vers elle. Elle posa les coudes sur la table et cacha son visage dans ses mains. On se taisait.

La porte d'entrée s'ouvrit et Lucien entra en trombe, passa près d'eux et s'engagea dans l'escalier.

— Lucien, avant de monter, dis à tes sœurs de fermer la télévision. Et, quand on s'éloigne, on salue les gens qui sont là.

Gervaise conclut que Lucien était sorti avec Léo et les

enfants, mais aussi qu'elle avait oublié d'interroger Lucette au sujet de la conduite de Lucien.

– Angéline, préparez du thé et apportez-nous de vos bonnes galettes; la soirée sera longue.

Gervaise monta à sa chambre et en descendit, tenant à la main une enveloppe brune et une plume qu'elle déposa sur la table.

– Bon, dit Gilbert, je crois que je devrais partir.

– Restez ici, répliqua la jeune femme en posant la main sur son bras.

Lucien qui montait à ce moment vit le geste de sa mère. Il s'arrêta, puis reprit sa course en martelant chaque marche de tout son poids. Gervaise, cette fois, eut la certitude que quelque chose n'allait vraiment pas; elle accepta avec tendresse les baisers de ses enfants.

– Raymond, tu as parlé à Gilbert?

– Euh, non, pas encore.

– Non? Le mariage a lieu samedi? Allez : après tout, c'est un grand honneur que tu lui ferais...

– J'avais pensé téléphoner... c'est plus facile.

Ce fut au tour d'Angéline à vouloir s'esquiver.

– Restez, vous aussi, ce dont nous discuterons ce soir vous concerne également.

– Si je peux vous être utile, de quelque façon que ce soit... échappa Gilbert.

Raymond lui demanda de lui servir de témoin. Celui-ci se leva et tendit la main au futur époux : « Comme l'a si bien dit Gervaise, ce sera pour moi un grand honneur. J'accepte avec joie. »

Angéline déposa le thé et les galettes sur la table. Subitement, Gervaise réalisa qu'Angéline ne serait plus la bonne de la maison, mais sa belle-sœur... Cela aussi devait être pris en considération. Que de détails qui peuvent dégénérer en malentendus si on ne s'y arrête pas! « Peut-être que l'image de maman, si faible et résignée, est celle que Raymond se fait de toutes les femmes, dont je suis... »

– Posez le plateau près de moi, voulez-vous? Je vais faire le service.

Le glouglou du breuvage blond meublait le silence ambiant. Le dernier avertissement de Lucette résonnait dans la tête de Gervaise : « Il vous reste cinq jours pour agir. »

— Raymond, j'ai consulté le notaire cette semaine. Je lui ai expliqué ma situation. Il m'a suggéré différentes façons de faire les choses. À son avis, un contrat entre nous serait la manière la plus équitable de traiter la question. Bientôt tu auras charge d'âme et, qui sait, peut-être d'une famille. Voici ce qu'il a prévu, à cet effet. Il ne s'agit là que d'une ébauche sur laquelle il faut se pencher. Une clause suggère que le contrat soit renouvelable, annuellement, afin de parer à toute éventualité.

Gervaise étala le document sous le regard de Raymond.

— Voilà où votre expérience, Gilbert, pourrait nous être d'une grande utilité. J'ai peu de connaissances dans le domaine des affaires, et à quel ami plus sûr que vous pourrions-nous demander conseil? Es-tu d'accord sur ce choix, Raymond?

Et, sans attendre son approbation, elle fit l'exposé des clauses, une à une, qui suscitèrent des commentaires de part et d'autre. Angéline croquait nerveusement les galettes, ne comprenant rien à tout ce jargon.

Gervaise posa la main sur son avant-bras :

— Voici venu le moment de l'apprentissage, Angéline. Vous finirez par tout assimiler, croyez-moi.

Se tournant vers Raymond, elle demanda :

— À propos, est-ce que tu as pensé au contrat de mariage? Et vous, Angéline, qu'en pensez-vous?

— Ce que décidera Raymond sera bien.

— J'ai déjà eu l'occasion de vérifier ça. Se marier sans contrat de mariage signifie tomber sous le régime de la communauté de biens. Ce qui me convient. Nous ne nous marions pas dans le but de mettre un terme à notre union... La femme est mieux protégée ainsi.

— Il est question que ces lois changent, intervint Gilbert, c'est d'ailleurs à l'étude.

— Tout est donc si compliqué? Je ne l'aurais pas pensé.

— Nous avons tous et chacun un bagage d'expériences. Ainsi, Angéline, vous devrez vous assurer que Raymond saura quoi faire au moment d'un accouchement...

Angéline pouffa de rire. « Deux vingt-cinq cents », ironisa-t-elle, en riant aux éclats.

La soirée, forte en émotions, se termina sur un ton gai. Gilbert s'était levé. Gervaise chemina à ses côtés en direction de la porte et le suivit sur la galerie.

L'homme lui mit le doigt sur le menton, l'obligeant à relever la tête.

– Quelle femme! Quelle femme! Vous avez été brillante, et avec quelle délicatesse! Vous me rendez fou de désir.

– Prouvez-le...

– Hein? Ai-je bien entendu?

Elle s'avança jusqu'à le toucher; il la prit contre lui, la serra sur son cœur. Dans un geste brusque, il la repoussa.

– Vous voulez me faire perdre la tête?

Et, d'une enjambée, il se trouva en bas de la galerie.

– Gilbert...

Il s'immobilisa.

– Demain, n'est-ce pas votre jour de congé?

– Oui.

– Revenez demain après-midi. J'aimerais que nous ayons une conversation en tête-à-tête.

Il la salua de la main et fila vers le côté de la maison où était stationnée sa camionnette.

Gervaise, étonnée d'avoir lancé cette invitation de façon si spontanée, se demandait à quelle pulsion intérieure elle avait obéi. Elle pensa à Lucette : il ne restait que cinq jours...

Elle monta à sa chambre, bouleversée. Tant de choses s'étaient passées qu'elle en était ébranlée. La dernière pensée qui lui vint à l'esprit fut qu'il serait indécent, oui, tout à fait indécent, qu'un jour, elle ose dormir dans ce lit avec Gilbert... L'étreinte des bras de Téléphore la bouleversait encore. Elle se glissa sous ses draps le cœur palpitant, l'âme heureuse. Elle s'endormit sans même éteindre sa lampe de chevet.

Gervaise se réveilla, confuse. Assise dans son lit, elle essayait de se situer; les événements se précipitaient à un rythme fou, la vie continuait, elle avait le sentiment de vivre l'avenir. Les mots cinglants de sa voisine Lucette l'avaient secouée. Ce matin, ils lui semblaient d'une justesse indéniable et si pleins de bon sens qu'elle s'étonnait de n'y avoir pas songé toute seule. « Mon manque de clairvoyance et de détermination a poussé les autres à agir, ils n'avaient pas le choix. J'étais enlisée dans une espèce de léthargie alors que les événements suivaient leur cours. Je suis la seule à blâmer. Léo et Lucette

viennent encore, et au bon moment, de me prouver leur sincère amitié. Après avoir goûté tant de paix et de bonheur auprès de Téléphore, j'ai cru que le destin continuerait de m'être favorable, en toute témérité, alors que la lutte doit durer. « C'est toi, qui... » Ce sont les derniers mots que mon père avait écrits à mon intention, c'était son dernier message! »

En arrivant dans la cuisine, elle vit sur la table un monceau de paquets et de courrier.

– Grand Dieu! Qu'est-ce que c'est?

– Raymond avait négligé d'aller à la poste, voilà ce qu'il en rapporte ce matin.

– Vous n'êtes pas curieuse d'ouvrir?

– Je vous attendais.

– Et moi qui flânais. Allons-y.

– Mais votre déjeuner?

– Le café suffira.

Gervaise fut étonnée de constater que son nom se trouvait sur de nombreuses lettres. L'une d'elles attira son attention; il s'agissait d'un retour, car la destinataire avait déménagé sans laisser d'adresse. Elle l'ouvrit : elle contenait l'invitation au mariage, adressée à Mariette, son aînée. Ainsi, Gervaise pouvait le constater, le faire-part émanait d'elle, même si Raymond avait pris l'initiative de les préparer et de les expédier. Elle se sentit reconfortée. Tout n'était que malentendus causés par le manque de dialogue. « Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez vous, Gervaise? La peur? »

– Angéline, demandez à Raymond de venir.

Gervaise se fit des rôties qu'elle enduisit de beurre et vint s'installer sur un coin de table. Lorsque Raymond parut, elle jeta simplement : « Mariette ne viendra pas, la poste a retourné le pli. Le voici. » Et Gervaise s'attarda à son déjeuner.

– Les paquets piquent ma curiosité.

– Alors, Angéline, qu'attendez-vous pour la satisfaire? Vous avez sans doute assisté à de nombreux mariages; moi, un seul, le mien; je n'ai reçu qu'un cadeau : un gâteau.

Elle se tut un instant, puis ajouta dans un sourire :

– Mon peu d'expérience m'oblige à baisser pavillon.

Angéline s'exclamait, des objets disparates sortaient des cartons, accompagnés de cartes de bons vœux.

– Où vais-je pouvoir étaler tout ça?

– Étaler?

– Oui, c'est dans la coutume, pour le plaisir des invités.

– Mais, Angéline, dans votre nid d'amour... Il est libre, c'est l'endroit tout désigné.

Le plus gros paquet attendait là, intrigant. Angéline coupa les ficelles, l'ouvrit : c'était en provenance de sa famille, ceux qu'elle n'avait pas trouvés sage d'inviter; il contenait une grande variété d'ustensiles de cuisine de toutes utilités dont le rouleau à pâte qui portait une inscription amusante : « Pour mater l'époux en cas de nécessité ». Et bien sûr, comme le veut la tradition, une salière et une poivrière, ces porte-bonheur.

La famille Lafrance avait choisi d'offrir de la lingerie de maison.

– Quant à moi, je suis la seule Lamoureux en lice, je vous fais présent de la noce et j'en couvrirai tous les frais, y compris ceux de l'église. De façon plus tangible, je vous ai préparé une surprise.

Elle s'éloigna et revint, tenant à la main un cintre où étaient suspendues les parures de dentelle pour habiller les fenêtres du nid d'amour.

– Soyez heureux, mes enfants. Toi, Raymond, tire une leçon de tout ceci : tu as maintenant l'obligation de relever la lignée des Lamoureux...

– Rien ne sera plus agréable... Hein, Angéline?

– Maintenant, à l'œuvre, nous avons du fer au feu!

Chez les cultivateurs, le rythme de vie est réglé par les obligations de chacun. Le déjeuner a beaucoup d'importance. On y décide souvent de l'occupation de la journée. Les animaux sont donc les premiers servis. C'est quand ils sont repus et qu'ils ont pris la direction des champs que leur maître peut enfin se repaître à son tour. Ce matin-là, Raymond dut attendre. Heureusement, l'arrivée des fillettes, émerveillées par les cadeaux et les rubans, permit de libérer la table; aidées d'Angéline, elles firent un étalage de tous ces trésors, et pas toujours dans l'harmonie. Gervaise les écoutait, ravie.

– Ils en ont, de la veine, de pouvoir goûter l'innocence de leur jeunesse.

Lucien arrivait à son tour. Il descendit l'escalier, s'arrêta, regarda sa mère et se dirigea vers ses sœurs.

– Vous faites un bruit d'enfer! On vous entend... Qu'est-ce que c'est, tout ça?

– Les cadeaux de noce.

— À qui?

— Mais à Angéline, voyons!

— C'est vrai, Angéline?

— Oui, à qui d'autre voudrais-tu que ce soit?

Il plissa les yeux et retourna dans la cuisine.

— Viens déjeuner, tu as dormi bien tard, ce matin. Étais-tu fatigué?

Gervaise croyait que l'enfant lui parlerait de sa sortie de la veille avec Léo et les amis. Il regarda sa mère et marmonna de façon inaudible.

— Quelque chose ne va pas, Lucien?

— On ne peut plus se fier à personne!

— Ah! non? Qui t'a déçu?

Il se leva brusquement et sortit par la porte arrière.

— Quelle mouche le pique? demanda Raymond.

— Les mêmes mots me sont venus à l'esprit, il y a quelques jours. L'expression doit être de chez nous. Je me demande ce qui le contrarie.

— Ça passera, tout est dans sa tête d'adolescent.

— Tant qu'il sera ami des enfants Vadeboncœur, il sera en bonne compagnie; Léo a l'œil sur ses jeunes.

On oublia l'incident. Gervaise regarda l'heure, Gilbert ne tarderait plus à arriver. Elle se hâta de ranger la cuisine en ressasant dans son esprit les tâches à accomplir la veille du mariage; il fallait penser aux invités de l'extérieur qu'elle logerait et à la table du festin qui devait être prête à accueillir les convives. Lucette avait offert de leur prêter main-forte avec une amie.

Lucien courut chez les Vadeboncœur, il frappa à la porte de la cuisine et entra.

— Bonjour, madame, les garçons sont ici?

— Oui, avec leur père, dans la grange. Va les rejoindre.

— Merci, madame.

Plus tard, elle vit les garçonnetts réunis au milieu de la cour. Lucien gesticulait et Armand, les poings sur les hanches, incliné vers l'avant, semblait tenir tête à son ami. Un moment, il y eut pagaille, Robert s'en mêlait. Puis ils continuèrent leur argumentation, tous trois assis sur le sol.

Elle hocha la tête. « Leur amitié se cimente », songea-t-elle.

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Gervaise remercia Lucette de lui avoir fait prendre conscience de ses obligations et, sans trop s'étendre sur le sujet, lui demanda si son fils était chez eux.

– Oui, assis dans l'herbe à argumenter avec mes deux fanfarons. Ils font plaisir à voir.

– Dites-moi, pourrais-je vous demander une faveur? Pourrait-il dormir chez vous, vendredi soir? Je suis à court de place pour loger les invités venant de l'extérieur.

Gervaise, rassurée au sujet de Lucien, sortit et alla s'asseoir sur la galerie. Elle ne vit pas arriver Gilbert. Celui-ci resta debout un moment, un pied posé sur la deuxième marche, l'avant-bras appuyé sur son genou. Il regardait Gervaise qui se berçait lentement, la tête appuyée au dossier de la chaise, les yeux fermés.

– On se repose? demanda-t-il doucement.

Elle sursauta.

– Bonjour, Gilbert, je réfléchissais.

– Toujours le fameux contrat d'exploitation?

– Oui et mille autres détails. Avec le temps qui passe, tout rentrera dans l'ordre. Aujourd'hui, je prends congé de toutes mes obligations. J'aimerais que l'on se rende à la ville voisine; je rêve d'une jolie toilette pour le mariage de Raymond.

– J'ai pensé offrir le bouquet à la mariée. Je me suis occupé des fleurs à l'église. Sans oublier votre corsage, madame, que vous choisirez...

D'un grand geste cérémonieux, il porta la main à la poitrine et s'inclina. Gervaise sourit.

– Attendez-moi, je reviens.

Elle entra, croisa la future épouse, lui demanda : « Quelles fleurs préférez-vous, Angéline? »

– Moi? Les œillets blancs.

Elle pleurerait de bonheur lorsque Gilbert déposerait dans ses bras la jolie gerbe d'œillets immaculés parsemés de myosotis bleus. Gervaise avait choisi une robe rose cendré. Elle aurait aimé acheter des talons hauts pour se hausser à côté de son géant de compagnon. Mais son infirmité ne le lui permettait pas.

– Allons au restaurant, Gervaise.

– Comme ça, au beau milieu de la journée?

Elle se laissa entraîner. L'immense fenêtre laissait voir la

mer. Le temps était superbe, le compagnon agréable, son âme en paix; Gervaise rayonnait.

– Je ne peux m’empêcher de penser au jour où nous partagerons tout, comme aujourd’hui.

– Ne vous leurrez pas, tout n’est pas si simple. La tâche est parfois lourde, la ferme est exigeante, la famille demande beaucoup.

– Et vous affrontez seule cette lourde responsabilité.

– Gilbert, c’est à peine si nous nous connaissons...

– Vous pensez vraiment ce que vous dites? J’ai le sentiment que, au contraire, nous nous connaissons depuis toujours. Dès les premières minutes, il y a eu entre nous une entente tacite, une douce complicité. Sans parler de l’attraction mutuelle qui nous unit. Vous troublez mes nuits, Gervaise. Quand, à la naissance de mon fils, j’ai perdu ma femme, j’ai cessé de croire au bonheur. Tous mes rêves se sont effondrés en un jour : la morale voulait que l’on sacrifie la mère à l’enfant, au bébé à naître allait la priorité, afin qu’il ait, lui aussi, droit au cheminement terrestre qui lui permettrait de gagner son ciel. Pourtant j’ai hurlé : « Sauvez ma femme! » Du ventre de sa mère, mon fils, atteint d’encéphalite, a été dirigé vers un hôpital qui lui assurerait la survie... Un cas parmi des milliers, m’a dit le docteur; mais c’était le mien, mon cas! Colombe n’a jamais été consciente de ce qui est arrivé. Le lendemain, ma belle-mère s’est levée en état de choc; ses cheveux avaient blanchi en l’espace d’une nuit. Elle est morte une semaine plus tard. « Le chagrin l’a foudroyée », a dit le prêtre lors de l’homélie. Il a fait un sermon sur la résignation devant les vues de Dieu et l’espoir que tout bon chrétien doit avoir en Lui. Je me souviens m’être levé et être sorti de l’église. Je serrais les poings avec tant de force que mes jointures faisaient mal. Je suis rentré chez moi, plongé dans le désespoir. Je venais de perdre un dernier espoir : mon fils, hors de danger, aurait pu un jour venir vivre avec nous; c’est ce que je croyais, alors. Mais, en plus de ces deux deuils, j’ai dû en accepter un autre plus terrible : mon fils était irrémédiablement marqué. J’ai vendu ma terre et je n’ai gardé que la maison; derrière ses murs je me trouvais prisonnier et de plus en plus accablé, le temps n’apaisait pas ma souffrance. Puis, un jour, un ami est venu me tendre une main secourable. Je pense à lui comme à un rédempteur.

Et Gilbert lui relata cette nuit qui avait donné une orien-

tation nouvelle à sa vie. Gervaise l'écoutait, elle voyait presque la scène se dérouler sous ses yeux. Il parlait de lui-même comme s'il s'agissait d'une autre personne : Gilbert Tremblay et sa taille herculéenne, à qui on s'en remettait souvent dans des circonstances particulières qui requéraient force et endurance physique.

Le visiteur, un instant ébranlé par l'abatement moral et physique de son ami, avait compris que, à son tour, Gilbert Tremblay nécessitait son aide. Après lui avoir témoigné sa sympathie, il avait fait bifurquer la conversation et lui avait parlé avec bienveillance.

– Gilbert, mon vieux, on aurait besoin d'un homme de ta trempe dans les forces policières.

– Quand un homme ne parvient pas à sauver la vie de sa femme et de son fils, comment pourrait-il prétendre pouvoir protéger la société?

– Personne n'aurait rien pu faire dans la même situation. Mais il reste des milliers de personnes sans défense qui ont besoin d'aide, tous les jours, partout, à chaque heure. Pleurer sur son sort est bien permis, mais la vie doit continuer, elle est comme elle est et pas toujours conciliante. Raison de plus pour trouver au-dedans de soi la capacité de réagir. Parfois, se pencher sur le mal de l'autre rend moins pénibles ses propres misères.

– Pourquoi me parler de tout ça? Ça ne fait que ranimer le désespoir!

– Un feu ranimé finit par s'éteindre, Gilbert. Tu étais brillant à l'école, tu as eu la chance que ton père t'y pousse longtemps. Rappelle-toi les équipes sportives que tu entraînaï, le bonheur que tu répandais autour de toi. Reprends goût à la vie, sinon ton agonie menace d'être lente et longue. Tu as tout sacrifié, ta terre y a passé, tu es démuné. Tout ce qui te reste de potentiel est ton physique; ne gaspille pas ça, mon vieux. Tu n'en as pas le droit. Le dévouement et la générosité atténueraient tes peines. Je sais, moi qui te connais bien, que tu excelleras, si seulement tu savais vouloir.

Gilbert, silencieux, avait gardé le regard fixé sur la pointe de son soulier, plongé dans une grande méditation. Son ami l'observait, sûr d'avoir touché une corde sensible dans le cœur de ce gaillard.

– Viens, suis-moi.

Gilbert s'était levé.

- Tu viens avec moi?
 - Non! c'est à la taverne que je veux aller.
 - Tu es fou!
 - J'veux prendre une cuite.
 - Pas question! Je suis en uniforme. Prends ton camion, on va acheter ce qu'il te faut et reviens ici.
 - Le camion! C'est tout ce qui me reste. Je dois le garder pour aller visiter mon fils.
 - Rien de changé de ce côté-là?
 - Il vit, je veux dire qu'il respire.
 - Et c'est toi qui étouffes. Bon Dieu! Secoue-toi, Tremblay!
- Ce petit-là a droit à son père.

Gilbert n'avait pas répondu. Son ami comprenait qu'il veuille se saouler : une première réaction, peut-être un pas en direction de la guérison. Il secouerait bien son apathie un de ces jours. Devant l'épicerie Gilbert était descendu de son véhicule et, quelques minutes après, il était revenu avec deux caisses de bière.

- Tu es sur la job?
- Non, je serai en service à partir de onze heures.
- Et tu vas me faire la morale en me regardant boire, c'est ça, non? Sous prétexte que tu seras de faction, toi, tu resteras stoïque et tu me serviras le même sermon que le curé : résignation, la sainte résignation.

– Vas-y, gueule, défoule-toi. Ça fait du bien. Je te ferai remarquer que tu n'as pas le droit de boire au volant...

Gilbert avait ouvert la vitre de la portière et lancé la canette de bière au loin en hurlant :

- Après la justice divine, la justice humaine!

Le flic souriait : « Oui, pensait-il, il deviendra policier, et c'en sera un maudit bon. »

La soirée avait été à la fois amusante et amère. Gilbert fut tour à tour comique et rageur. Il criait sa colère, la bouche de plus en plus pâteuse, souillé par le liquide âcre qu'il détestait habituellement et qui avait fini par le faire balbutier. Lorsque son ami eut ingurgité plus que son quota, il s'était mis à ronfler. Albert Rozon lui avait enlevé ses souliers, l'avait étendu sur le sol, l'avait couvert et avait pris soin de verrouiller la porte avant de le quitter. Un sourire l'illuminait : Gilbert lui téléphonerait pour s'excuser de sa conduite qui ne manquerait pas de lui faire horreur. Un nœud venait de se former entre eux.

– Tu es un beau salaud, s’entendit-il dire au téléphone le lendemain midi. Comment as-tu pu me laisser faire une telle connerie? Et tu te dis mon ami! J’ai dégobillé partout! J’ai...

Albert avait ri aux éclats avant de raccrocher. Il avait gagné la partie.

Trois mois plus tard, Gilbert Tremblay prêtait serment et entra dans les rangs des forces de l’ordre.

Gilbert continuait son récit, pendant que Gervaise écoutait en silence un épisode qu’elle connaissait bien :

– Tout ça s’est passé il y a dix ans... Puis, un jour, au bord de la route, émergeant à peine des herbes hautes, une tête de femme m’apparut. Ce n’était pas pour elle que je m’arrêtais, c’est qu’elle se trouvait nulle part, seule sur la grande route, en danger peut-être. C’était le policier, toujours l’œil à l’affût, qui faisait son devoir... Une halte, une portière qui s’ouvre : une jeune fille crottée, effrayée, qui s’avère être une voleuse, est là, tremblante, qui n’ose pas me regarder. « Une fillette, me disais-je, qui fuit l’autorité paternelle pour courir vers de plus grands malheurs. » Je ne devais pas l’effrayer davantage, plutôt gagner sa confiance. Je préparais déjà le sermon qui la ferait revenir à de meilleurs sentiments. J’étais loin de me douter que je venais de trouver l’amour, comme ça, sur la route. Elle m’a demandé une pièce de dix sous... a posé sa main sur la mienne. Ses yeux brillaient. Plus tard, elle m’a avoué avoir volé : une chemise, une pomme, et mon cœur du même coup... Elle m’a invité à dîner. Elle ne quittait plus mes pensées; la chemise volée a fait le miracle... Je ne savais rien d’elle, j’avais vu sa maison, une ribambelle d’enfants... Les siens? Non, c’était impossible. N’avait-elle pas dit : « C’est ma maison »? Sa requête de reprendre le vêtement pour le remettre à son propriétaire m’a servi d’excuse... pour revenir et gagner son amitié. Pouvais-je espérer qu’elle partagerait un jour les vifs sentiments qui me dévoraient?

Le café qu’on avait oublié de boire s’était refroidi. Assis l’un en face de l’autre, leurs mains se rejoignaient sur la table; l’émotion se lisait sur leurs visages. Gervaise réagit la première.

– Gilbert, le soleil se couche à l’horizon, il faudrait rentrer.

Elle s’était exprimée d’une voix douce, troublée par les paroles qui la grisaient.

– J’attendrai, je vous l’ai promis, mais ne me laissez pas trop languir, je vous en supplie.

Gervaise quitta la table, se dirigea vers la porte, boulever-

sée. Dès qu'ils eurent quitté la ville et emprunté la grande route, la jeune femme se recroquevilla près de Gilbert et posa sa tête sur son épaule. Il leva le bras et l'encercla. « Hé, les deux mains sur le volant à dix heures dix », faillit-elle dire. L'image de Téléphore s'imposa alors à son esprit. Elle ferma les yeux : « Il me comprendrait, pensait-elle, j'en suis sûre. »

En rentrant à la maison, elle conseilla à Angéline de déposer les fleurs au réfrigérateur. La future épouse exprima sa joie et remercia Gilbert avec effusion.

– Tout n'est qu'amour entre ces murs. Que le ciel protège tant de bonheur!

Gilbert la salua et quitta précipitamment. Gervaise se tourna vers Angéline et souligna : « Plus que quelques heures, qui passeront vite si l'on songe à ce qu'il reste à faire. »